

Title	La signification du refus : Une lecture d'Armance
Sub Title	
Author	後平, 隆(Gohira, Takashi)
Publisher	慶應義塾大学藝文学会
Publication year	1980
Jtitle	藝文研究 (The geibun-kenkyu : journal of arts and letters). Vol.39, (1980. 2) ,p.213(74)- 233(54)
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Journal Article
URL	<a href="https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00390001-0233">https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00072643-00390001-0233</a>

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

# La signification du refus

— Une lecture d'*Armance* —

Takashi Gohira

«Ce roman, énigmatique par le fond et sans vérité dans le détail, n'annonçait nulle invention et nul génie» - Depuis que Sainte-Beuve a énoncé ce jugement sans indulgence, l'histoire des études consacrées à *Armance* semble être l'histoire des interprétations de cet énigme (Je passe sous silence le reste de son jugement) et l'énigme que contient le roman a été considérée comme celle du héros, Octave. On a essayé d'expliquer sa conduite, soit en décelant la clef cachée, soit en tirant au clair les circonstances socio-politiques de l'époque pour élucider la position sociale contradictoire d'Octave, laquelle finit par l'acculer au suicide, soit, comme le montre une excellente étude de M.G.Blin, en appliquant la méthode psychanalytique à la personnalité d'Octave. Chacune de ces études a jeté une lumière sur son personnage. Cependant, l'impression d'énigme n'en reste pas moins; ce n'est pas uniquement d'Octave en tant qu'un personnage qu'émane cette impression énigmatique et complexe. L'analyse de sa personnalité ne suffit pas, à elle-seule, à percer la complexité foncière du roman, quoi qu'elle occupe une grande partie dans ce petit essai dont l'objet est de présenter une approche de cette complexité. Notre approche a pour son point de vue un thème: le refus.

*Armance* est un roman tissé de fils variés mais tous colorés du thème de refus. Non seulement Octave tourne le dos à l'extérieur, mais tout le roman semble se fermer sur lui-même. L'analyse de

la composition de ce tissu permettra de montrer ce roman sous un jour nouveau.

Je me propose de déceler quelques aspects majeurs du réseau de refus qui sous-tend tout le roman. Je me penche d'abord sur le cas d'Octave, qui est doublement lié par le refus ; l'expression de refus qu'il lance sur le monde extérieur d'un côté, son auto-refus de l'autre, dont les expressions sont respectivement sa misanthropie et l'exigence intérieure du devoir.

### Le Devoir

Dès le début, Octave fait une apparition glacée. «On l'avait toujours vu se soumettre sans balancer à ce qui lui semblait prescrit par le devoir ; mais on eût dit que si le devoir n'avait pas élevé la voix, il n'y eût pas eu chez lui de motif pour agir.» Son oncle le qualifie de devoir incarné. En effet, il est obsédé par le *devoir*. Tout au long du récit, il exprime explicitement sa soumission au *devoir*. A sa mère inquiétée de sa passion démesurée pour la chimie, il répond ; «Mon goût pour la chimie n'était pas une passion, c'était un devoir que je m'étais imposé» et c'est «l'idée du devoir» qui a fait disparaître, en un clin d'oeil, sa colère provoquée par la sottise apparition de Soubirane. Une telle préoccupation du fils, même sans l'aveu explicite, n'échappe pas à sa mère : «Mais il lui avait suffi de les voir ensemble, pour deviner que cette relation était un devoir que la bizarrerie de son fils s'était imposé.» Elle se laisse persuader par le projet de son fils : «Ce projet donna de vives inquiétudes à Mme de Malivert ; mais il avait quelque chose de généreux et il était d'accord avec ses idées sur le devoir. Après une conversation de deux heures, il obtint le consentement de sa mère.» C'est surtout

aux personnes tristes que le comportement d'Octave plait: «Elles croyaient voir en lui le *tous les jours* d'un homme appelé à faire de grandes choses. L'idée du devoir paraissait trop dans sa manière d'être et allait quelquefois jusqu'à lui donner une physionomie anglaise.» L'exemple suivant témoigne de la grave signification du *devoir*, car c'est bien lui qui détourne Octave de son attirance pour la mort et le ramène à la vie.

«pourquoi cette obstination à lutter contre le destin qui m'accable? (. . .) d'où vient cette obstination à vivre? Manquerai-je de fermeté? Qu'est-ce que la mort? se dit-il en ouvrant la caisse de ses pistolets et les considérant»

Le fils de ses songes le conduit ainsi à une réflexion amère sur le caractère de l'amour de son père.

«ils aiment le nom que je porte, ils chérissent en moi un prétexte d'ambition. C'est un bien petit devoir qui m'attache à eux . . . ce mot devoir fut comme un coup de foudre pour Octave. Un petit devoir! . . . Est-il de peu d'importance, si c'est le seul qui me reste?»

Chargé de telle gravité, le *devoir* lui dicte la conduite à tenir aux moments décisifs; Lors de la découverte de son amour pour Armance. «Je me jugeais sans cesse moi-même et je n'ai pas vu ces choses! Ah! que je suis méprisable! La voix du devoir qui commençait à se faire entendre prescrivait à Octave de fuir Mlle de Zohiloff à l'instant.» Les exigences du *devoir*, poussant Octave à des cruautés envers Armance, les jette dans une nouvelle sphère amoureuse mais pleine de douleurs. Ce qui est révélé dans les passages suivants, c'est l'attraction funeste que le *devoir* exerce sur l'esprit d'Octave, car c'est bien une violente collision entre deux facteurs contradictoires coexistant chez lui qui amène son délire. «mais loin d'elle,

il ne pouvait voir aucune action qui valût la peine de vivre. Rien ne lui semblait digne de lui inspirer le moindre intérêt.» Etrange prise de conscience de son amour ! Portant à son comble l'amour d'Octave, elle l'éloigne, par contre, de son objet. «Pardon, ô mon cher ange, dit-il à voix basse et en couvrant de baisers cette main glacée, jamais je ne t'ai tant aimée!»

Ce phénomène établit un contraste net avec un autre que le *devoir* produit dans le cas de Julien Sorel. La conscience de *devoir* rapproche Julien de Mme de Rênal, bien que d'une manière pénible pour lui.

«cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. L'idée d'un devoir à accomplir, et d'un ridicule ou plutôt d'un sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, éloigne sur-le-champ tout plaisir de son cœur»

Notre attention est tout de suite attirée sur le processus à travers lequel surgit le *devoir*. Julien est habité par un complexe d'infériorité excité à la vue d'une dame de haute naissance et riche, mais il ne se laisse pas s'humilier. Au contraire, sa réaction est agressive. Il s'efforce de combattre son complexe de toute ses forces. Les passages cités illustrent cette dialectique d'une manière schématique; Chez lui, il y a opposition entre l'infériorité et la volonté de vaincre ce complexe et cela débouche sur la naissance de l'idée de *devoir*. Autrement dit, le *devoir* de Julien s'inscrit dans une vaste perspective de la lutte entre l'individu et la société; Il voit chez Mme de Rênal (aussi bien que chez Mathilde) une manifestation de la puissance menaçante de la société. Humain et trop humain est son *devoir*. C'est ce caractère terrestre et vulgaire, donc compréhensible qui contribue à nous faire penser immédiatement au personnage de

Julien lorsqu'il s'agit de *devoir* stendhalien.

Loin d'une telle conception terrestre, le *devoir* met Octave dans une disposition mentale incompatible avec les choses humaines; Son voeu est de «rendre son âme pure au Créateur comme je l'ai reçue!» et ses yeux «semblaient songer à un bonheur absent.» Cette particularité ne manque pas d'inquiéter sa mère, qui sent «quelque chose de surhumain» et reconnaît en lui «une telle absence de goût pour tout ce qu'il y a de réel dans la vie.» La vie réelle «n'a d'autre effet que de l'impatienter.»

Une telle insistance ne saurait être gratuite. Quels motifs se cachent derrière elle? Cette question nous conduira à l'examen d'un autre aspect de refus: la misanthropie d'Octave.

### La Misanthropie

«Peut-être quelque principe singulier, profondément empreint dans ce jeune coeur, et qui se trouvait en contradiction avec les événements de la vie réelle, tels qu'il les voyait se développer autour de lui, le portait-il à se peindre sous des images trop sombres, et sa vie à venir et ses rapports avec les hommes. Quelle que fût la cause de sa profonde mélancolie, Octave semblait misanthrope avant l'âge.»

Un passage significatif, qui renferme quelques repères permettant de nous introduire au sein du personnage d'Octave. Primo, «quelque principe singulier», secondo, «ce jeune coeur», tertio «les événements tels qu'il les voyait se développer autour de lui», et tout cela concourt à faire naître la *misanthropie*. On reviendra sur les deux premiers aspects. C'est l'abîme ouvert entre lui et «les événements» qui fait l'objet de notre première attention, car quelques études de première importance ont consacré une grande partie de leurs pages

à l'analyse de cet abîme. Notamment, l'étude de M.H.F.- Imbert, en s'appuyant sur une documentation volumineuse de l'époque, fait une analyse approfondie de cet écart au moyen de divers aspects<sup>(1)</sup>. «Les événements de la vie réelle» sont loin d'être des événements de n'importe quel temps et de n'importe quel milieu. La *misanthropie* d'Octave paraît être marquée par sa position sociale sous la Restauration. En effet, ce paraît être sa position contradictoire qui imprime une ombre ineffaçable de mélancolie sur le visage d'Octave. Son dialogue avec Armance nous en apporte un meilleur témoignage: «Depuis que la machine à vapeur est la reine du monde, un titre est une absurdité, mais enfin, je suis affublé de cette absurdité. Elle m'écraiera si je ne la soutiens pas.» «c'est un des malheurs de notre position, voir des sots faire les mensonges les plus ridicules et n'oser leur dire; beau masque, je te connais.» Armance dit: «Je vois quelque chose de plus faux dans notre position, à vous et à moi. Nous ne sommes de ce parti que pour en partager les malheurs.» Et la réponse d'Octave: «Il est trop vrai, nous voyons ses ridicules sans oser en rire et ses avantages nous pèsent. Que me fait l'ancienneté de mon nom? Il faudrait me gêner pour tirer parti de cet avantage»

Ce n'est pas seulement une telle ambiguïté de sa position sociale. L'avilissement général, le culte de l'argent qui atteint tous les rangs viennent s'y ajouter pour exciter son dégoût. Il n'est pas jusqu'à des avances fort polies par lesquelles des femmes de la société le poursuivent qui n'accroît sa peine. «Il était devenu misanthrope et chagrin; chagrin comme Alceste sur l'article des filles à marier.» Stendhal a pris soin d'arranger autour d'Octave des épisodes destinés à fixer les traits de l'époque. Peut-être est-il indéniable que c'est à la description du malaise de la noblesse et à la peinture satirique

des moeurs que s'attachent les intentions de Stendhal. Le fait que l'on peut constater la transposition dans le roman de certaines observations qu'il écrivait pour les périodiques anglais le prouve abondamment. Aussi est-il possible, comme M.H.-F Imbert le fait d'une manière exhaustive, de détacher Octave de la lignée des héros stendhaliens qui lui succèdent et de passer sous silence des traits qui leur sont communs pour placer Octave dans le cadre socio-politique et le saisir dans les problèmes qu'il partage avec les nobles sous le régime.

Toutefois, quand on regarde de plus près la combinaison de la phrase citée plus haut pour mettre un accent sur les deux premiers éléments : quelque principe singulier et ce jeune coeur, la *misanthropie* d'Octave surgit sous un autre jour. La phrase nous avertit qu'il est profondément marqué et lié par un principe qui lui enlève la possibilité d'une communication souple avec le monde extérieur. Ce principe devient son obsession ; Au cours du récit, on le voit revenir avec obstination, varié et sous des formes diverses. On le voit jouer un rôle définitif à chaque péripétie de la vie d'Octave à tel point que vu sous cet angle, le roman prend une figure miniaturisée, mais manquée de "Entwicklungs roman" : itinéraire d'Octave qui n'aboutira qu'à son suicide. Itinéraire très agité en dépit des apparences peu dramatiques. (Rappelons que c'est la composition disproportionnée du roman qui a choqué M.M.Bardèche ; Le drame ne se déclenche que dans la seconde moitié du récit.<sup>(2)</sup>)

Etablissons quelques jalons pour retracer cet itinéraire dans ses grandes lignes.

Dans un premier temps, Octave nous est présenté accablé par la *misanthropie*, qui se traduit soit par sa fureur agressive, soit par ses réflexions tristes. « Cette âme ardente, aussi juste et presque aussi

sévère envers les autres que pour elle-même, finit par tirer une profonde impression de mélancolie de cette vérité. . . . il avait pitié de son sort et de celui de tous les hommes.» Il se dit : «au lieu de chercher à mériter d'être aimé, j'aurais dû chercher à m'enrichir, par quelque commerce.» Notons dès maintenant que ce monologue désigne, bien qu'encore faiblement, son désir d'être aimé pour ses propres mérites et que ce désir est associé à «son âme ardente aussi juste et presque aussi sévère envers les autres que pour elle-même», puisque, dans une étape suivante, seuls les caractères de justesse et de sévérité peuvent être adoucis par l'intimité qui le lie à Armance. «Ses raisonnements sur lui-même ne portaient plus l'empreinte de cette logique inexorable, dure, et se complaisant dans sa dureté, qui pendant sa première jeunesse avait dirigé toutes ses actions.» Armance constate, à l'occasion d'une supercherie d'un de ses amis, qu'il «n'eut point d'accès de misanthropie.»

Vient ensuite la découverte de son amour pour Armance, qui fait éclater son désespoir. Le mot philosophie n'est employé que pour désigner une idée semblable au principe ou à la logique. «Il venait d'avoir une leçon de modestie trop sévère pour attribuer cette tranquillité à cette vaine philosophie qui faisait autrefois son orgueil.»

Et passant par les étapes précédentes, il arrive enfin à une sorte de "renaissance". Il renaît, au sens propre du terme, et jette un regard rétrospectif sur son passé : «A son retour à la vie, Octave fut saisi d'un long étonnement ; tout était changé pour lui. — Il me semble, disait-il à Armance, qu'avant cet accident j'étais fou . . . Je m'étais fait une règle antérieure à toute expérience». Cette prise de conscience marque un grand tournant aussi bien en ce qui concerne sa vie que la démarche du récit. En effet, après cette renaissance, la *misanthropie* hante Octave beaucoup moins fréquemment qu'autre-

fois ; une preuve de l'étroitesse du lien entre les deux éléments – principe et misanthropie – et l'intrigue elle-même va prendre désormais une autre tournure pour s'acheminer au point final.

A vrai dire, l'intérêt inhérent au drame intérieur d'Octave a atteint son apogée dans les accusations et le mépris violent qu'il s'adresse à lui-même ; C'est bien dans cette auto-accusation que se dévoile, d'un seul coup, le fond de sa personne. Toutes les données qui forment le drame propre à Octave s'y rencontrent, l'une éclairant l'autre. Peu importe si cela n'est point dramatique au point de vue du développement de l'intrigue. Dans *Armance* l'essentiel du drame se déroule à l'intérieur du héros. En ce sens, Octave est l'image renversée d'un autre héros stendhalien, Fabrice del Dongo. Fabrice, chez qui le moindre désir semble extériorisé sans connaître aucun refrain intérieur, suscite des drames partout où il va. Octave, par contre, ne se laisse pas deviner par son entourage. De l'épisode d'un salon magnifique auquel nulle personne ne peut accéder jusqu'à sa mort solitaire, il ne connaît aucun instant d'épanchement, à l'exception de ce moment éphémère partagé avec Armance que la perspective de la mort lui accorde «comme compensation de tant de maux», du moment où «l'amour fait oublier tout ce qui n'est pas divin comme lui.»

Nous passons sous silence, pour le moment, la dernière étape de l'itinéraire ; itinéraire interrompu et détourné dans la direction du suicide par l'interférence d'un autre facteur : le refus qu'oppose le monde à Octave. Pourtant, on ne doit pas pour autant oublier les causes véritables de cette interruption qui sont dans le double refus par lequel Octave se lie à lui-même. Pour que l'interférence de l'extérieur produise un effet si néfaste et si déterminant, il faudrait que «son âme ne soit pas paisible», c'est-à-dire que son âme soit

menacée par les auto-refus; Sa mère a garanti à Armance que «les obstacles extérieurs qui écrasent les hommes vulgaires ne sont rien pour Octave. Si son âme est paisible, le monde entier ligué contre lui ne lui donnerait pas un quart d'heure de tristesse.»

Cette réflexion nous ramène à l'examen de l'auto-accusation d'Octave. Quel spectacle se dévoile sous nos yeux?

### **La Trinité : Refus-Âme-Serment**

L'auto-accusation d'Octave nous ébahit par son acuité. «Je me jugeais sans cesse moi-même et je n'ai pas vu ces choses! . . . Ah! que je suis faible et méprisable!» «L'aveu de son amour fut suivi de transports de rage et de cris de fureur inarticulés. La douleur morale ne peut aller plus loin.» Mais pourquoi ces transports de rage? Cette intensité de sa douleur? Réponse, apparemment, peu délicate à donner: «Je n'avais pour moi que ma propre estime, se dit-il; je l'ai perdu». S'il brûle de l'envie de se donner la mort, c'est «en punition de sa faiblesse et comme pour se faire réparation d'honneur.» Bref, on y remarque la première manifestation d'un des traits les plus caractéristiques partagés par les héros stendhaliens. Ce n'était point sans raison que M.G.Blin avait mis en parallèle Octave et Julien.

«La véritable culpabilité ne réside pas dans le fond objectivement répréhensible de la faute, mais dans le fait que par la faute le pacte personnel a pu être dénoncé, la paix intérieure troublée et la conscience divisée. On voit bien que pour Octave – et mieux pour Julien Sorel – le devoir, égotiquement défini, peut bafouer tous les devoirs socialement établis. Ce à quoi le héros se trouve uniquement tenu, c'est à maintenir l'unité

et la continuité de lui-même.<sup>(8)</sup>»

Néanmoins, une analyse faite sous un autre angle permettrait de faire une distinction essentielle entre les deux formes de «ma propre estime.» Rappelons la distance énorme signalée plus haut entre le devoir d'Octave et celui de Julien ; l'un terrestre et l'autre céleste ; l'un approchant le héros de l'objet de son devoir, l'autre lui ordonnant de fuir son objet. Ce que cet écart laisse voir, c'est qu'alors que le devoir de Julien est strictement encadré dans l'affrontement de l'individu avec la société, le *devoir* d'Octave n'est fondé que sur «ma propre estime», qui, d'ailleurs, n'a d'autre motivation qu'elle-même. Autrement dit, le *devoir* au même titre que «ma propre estime» n'a aucune correspondance avec le monde extérieur tandis que Mme de Rênal forme une résistance difficile à vaincre aux yeux de Julien. Doit-on en conclure que le *devoir* d'Octave est voué à la stérilité ? que sa propre estime repose donc sur un mirage ? La tentation est grande de donner une réponse affirmative lorsque l'on compare l'énergie de Julien à cette parole dite d'un ton quasi sinistre ; tout ce que je peux faire, c'est de me connaître. Il est évident qu'on ne peut attendre d'un tel homme des démarches dramatiques.

Toutefois tout ce qui fait de lui le héros stendhalien mis à nu dans toute sa pureté et tout ce qui nous permet de le situer à l'aboutissement du trajet poursuivi jusqu'alors par les pensées de Stendhal, c'est exactement ce qu'on peut distinguer dans cette stérilité. Au lieu de penser, à l'instar de M.H.-F Imbert, que c'est sa position qui lui enlève la possibilité de se développer pleinement, il est permis d'attribuer l'introspection à laquelle il se voue au fait qu'il n'est qu'une personnification de la plus illustre des pensées qui continuaient à s'installer tout au long de la jeunesse de Stendhal,

au centre de son intérêt.

Que distingue-t-on? C'est bien ce qu'on peut qualifier d'appellation de la trinité: refus-serment-âme. Le désespoir déréglé suivi du mépris violent porté à lui-même, à la suite de la découverte de son amour provient de la violation d'un serment. Ce serment est celui qu'il s'est fait de ne jamais aimer et «la haine de cette passion était la grande affaire de sa vie.» La signification grave que porte ce serment dans sa vie, aussi bien que dans la démarche du récit, on ne saurait jamais trop insister sur elle, car, d'un côté c'est en vue de l'éclatement du désespoir que la première moitié du récit s'achemine en racontant un amour qui s'affirme progressivement et insensiblement, et de l'autre c'est autour de la collision entre ce serment et l'amour pour Armance, loin de laquelle il ne pouvait pourtant voir «aucune action qui valût la peine de vivre» que s'organise tout le drame d'Octave.

L'intensité du désespoir équivaut, ni plus ni moins, à l'intensité de sa volonté de tenir ce serment, qui n'est rien d'autre que le refus de l'amour. C'est la passion pour ce refus qui est porteuse de tout le sens de sa vie. Et on a déjà remarqué que sa propre estime ne semble avoir une autre motivation qu'elle-même à côté du devoir de Julien, dans la mesure où le devoir d'Octave est enfermé dans son propre système de refus. Sa propre estime dont la destruction entraîne l'anarchie intérieure ne repose que sur ce système de refus.

Il ne nous reste plus qu'à pénétrer dans ce système pour mettre au jour sa construction. Rien ne la révèle mieux que le monologue suivant.

«Car enfin, ce serment ne fut fait que dans l'intérêt de mon bonheur et de mon honneur. . . . En me promettant à moi-même de ne jamais aimer, je m'étais imposé une tâche au

dessus des forces de l'humanité; aussi ai-je été constamment malheureux. J'ai trouvé un coeur tel que jamais je n'avais eu la moindre idée qu'il pût en exister un semblable sur la terre. Le hasard, déjouant ma folie, me fait rencontrer le bonheur, et je m'en offense, j'en suis presque en colère! En quoi est-ce que j'agis contre l'honneur? Qui a connu mon voeu pour me reprocher de le violer? Mais c'est une habitude méprisante que celle d'oublier ses serments; n'est-ce donc rien que d'avoir à rougir à ses propres yeux? Mais il y a là cercle vicieux; ne me suis-je pas donné à moi-même d'excellents raisons pour violer ce serment téméraire fait par un enfant de seize ans?

L'existence d'un coeur comme celui d'Armance répond à tout.»

Une longue citation, mais qui mérite une analyse attentive. Sous la lumière de ce monologue, tout s'éclaire dans sa pleine signification; le devoir, la misanthropie, les principes etc., dont j'ai relevés les manifestations sans y appliquer des analyses approfondies.

Dans ce monologue, on remarque qu'un facteur vient se détacher nettement dans la trame tissée par les fils du refus. Ce facteur, c'est le thème du *coeur* ou de l'*âme* dont on peut reconnaître la continuité à travers tous les écrits de Stendhal; ce qui respire dans sa correspondance avec Pauline, c'est ce rêve de l'*âme* et ce qui unit les personnages de *Parme* par l'identité du critère qu'ils adoptent pour évaluer les hommes, c'est aussi l'existence de l'*âme*. Je ne cite qu'un exemple parmi beaucoup d'autres dans sa correspondance.

«ma pauvre petite, je suis las de faire de l'esprit, avec le corps et le coeur souffrants, que je suis heureux de trouver a comprehensive soul. < . . > une âme compréhensive, une âme qui comprend tous les chagrins et toutes les joies, qui a le plus haut degré de sympathie. Voilà le vrai baume d'un homme

que la sensibilité rend malade; cela est bien ridicule à dire, mais bien pénible à sentir; voir qu'il n'y a de bonheur que dans la rencontre d'une âme compréhensive et se dire: Cette âme n'existe pas.<sup>(4)</sup>»

De la même façon, les échos de l'âme sont échangés dans l'univers de *Parme*. Fabrice songe: «Mais elle a tant d'esprit, ou mieux dire tant d'âme, comme le suppose le comte, que peut-être, à ce qu'il dit, méprise-t-elle le métier de son père; de là viendrait sa mélancolie! Noble cause de tristesse!» Ainsi Clélia sombre-t-elle dans le désespoir à la pensée de l'âme; «il aura cru voir en moi une âme basse, il aura pensé que je ne répondis pas à son salut parce qu'il est prisonnier et moi fille du gouverneur. Cette idée fut du désespoir pour cette jeune fille qui avait l'âme élevée.» Sanseverina à Clélia; «je vous remercie et je vous comprend maintenant. . . vous avez une belle âme.» On peut multiplier les exemples mais arrêtons-nous en citant une pensée de Fabrice dans laquelle on remarque une analogie éclatante avec les idées qui forment la base d'*Armance*; «Quel regard! que de choses il exprimait! quelle profonde pitié! Elle avait l'air de dire; la vie est un tel tissu de malheurs! Ne vous affligez point trop de ce qui vous arrive! est-ce que nous ne sommes point ici-bas pour être infortunés.» Une analogie que l'expression: ici-bas, rend d'autant plus significative et qui nous rappelle l'insistance avec laquelle Stendhal a défini la façon d'exister d'Octave; quelque chose de surhumain, une telle absence de goût sur tout ce qu'il y a de réel dans la vie etc., et qu'*Armance* est caractérisée par son aspect angélique. Octave lui répète: «Pardon, ô mon cher ange.» Les lettres d'*Armance* sont écrites «de ce ton angélique» et l'auteur imagine une scène qui n'était pas réalisée mais qui aurait lieu si «son angélique bonté n'était pas irritée . . .»

L'angélisme stendhalien est, comme on sait, exprimé le plus manifestement dans cette parole de Mme de Malivèrt; «c'est ainsi que deux anges exilés parmi les hommes, et obligés de se cacher sous des formes mortelles, se regardaient entre eux pour se reconnaître.» Si Octave est un homme qui s'adapte difficilement à la vie humaine, c'est cette même tendance qui met Armance en accord avec lui; «l'espoir de la mort (déjà prête à quitter "ici-bas"), qui formait toute la perspective de cet amour, donnait même à son langage quelque chose de céleste et de résigné, tout à fait d'accord avec le caractère d'Octave.»

La constatation ainsi faite d'omni-présence de l'*âme* dans les écrits de Stendhal nous amène à une autre question; En quoi consiste l'originalité d'*Armance*, vu sous cet angle? C'est exactement la réponse à cette question qui corrobore, du point de vue thématique, notre hypothèse: *Armance* marque un point ultime auquel les pensées dominantes de la jeunesse de Stendhal ont abouti. Il ne serait pas exagéré de dire que Stendhal charge Octave d'une seule tâche: vivre l'idéal d'*âme* jusqu'au bout. Poursuivre cet idéal d'une manière la plus radicale à tel point qu'à l'instant même où il croit voir l'amour d'Armance s'éteindre, la mort vient occuper toute sa pensée; «Contre toute raison, contre ce que je m'étais juré pendant toute ma vie, j'ai cru avoir rencontré un être au-dessus de l'humanité. Pour mériter une telle exception, il eût fallu être aimable et gai, et c'est ce qui me manque. Je me suis trompé; il ne me reste qu'à mourir.»

Nous comprenons tout d'un coup ce qui se cachait sous les dehors contraints d'Octave. Que ce soit le refus concernant le monde extérieur, que ce soit le refus par lequel il se lie, c'est le désespoir de trouver «une belle âme ici-bas» qui l'a contraint au choix du

refus net. Et lorsqu'à cela viennent s'ajouter «des moments d'enthousiasme pour le beau et le juste», le serment surgit là. L'acheminement d'Octave se comprend ainsi comme celui de la délivrance de la folie. L'intimité avec l'âme d'Armance l'oblige à remettre en question les principes qui l'ont guidé, car il finit par considérer ces moments d'enthousiasme pour le beau et le juste comme «des accès de folie». Le passage; Le hasard, déjouant ma folie etc., n'exprime pas autre chose. Tout *Armance* n'est qu'un lieu de lutte livrée entre le refus et l'âme, une lutte dont l'extériorisation est le serment. C'est à cette triptyque que j'ai donné l'appellation de *Trinité*.

Aussi est-il superflu d'ajouter que, dans cette perspective, l'impuissance perd tout le poids qu'elle avait dans la considération d'A.-Gide.<sup>(5)</sup> En effet, ce n'est qu'après que tout le drame composé par la trinité a trouvé son expression ultime qu'un autre drame se déclenche; Le souci sincère d'Octave dû à son impuissance et une malveillance de Soubirane s'avancent sur le devant de la scène.

### **Le Refus Du Monde Vis-A-Vis Des Anges**

Si Octave a élevé une voix de refus contre l'avilissement du monde, le monde refuse, à son tour, d'admettre la survie des anges. Stendhal n'a fait qu'esquisser, dans *Armance*, l'antagonisme entre les deux. Il est douteux d'ailleurs qu'on soit en présence d'un antagonisme, car des anges n'ont aucun moyen de défense et semblent se laisser vaincre. Ils n'ont pas encore trouvé la prison heureuse et ne sont pas sous la protection d'une ligue de belles âmes. C'est la raison pour laquelle on peut voir d'autant plus clairement les caractéristiques de la haine conçue par le monde à l'endroit des anges et c'est Soubirane qui, avec la collaboration du chevalier Bonnivet, incarne

la haine. L'ennui, la cupidité, l'indélicatesse, la susceptibilité, voilà ce qui le caractérise. Le plus curieux, c'est que la philosophie d'Octave devient, à ses yeux, un objet de dérision: «Le commandeur avait juré qu'il dirigerait facilement son neveu qui n'était qu'un philosophe.»

Je ne m'étend pas davantage sur cet antagonisme manqué, mais une remarque s'impose. Ce qui contrarie le plus Octave dans la fausse lettre, c'est l'attaque portée à son caractère: «Je le trouve sérieux et quelquefois peu amusant, et c'est avec lui que je vais passer toute ma vie! . . .» Rappelons une réflexion amère d'Octave, qui se dit; «mon peu d'amabilité et de gaiété a pu faire cesser son amour. Hélas! c'était l'art de me faire bien venir dans le monde qu'il fallait apprendre au lieu de me livrer à tant de vaines sciences! . . . Je n'étais pas fait pour plaire à ce que je respecte. Apparemment qu'une timidité malheureuse me rend triste, peu aimable, quand je désire passionnément de plaire.» On sait qu'une telle plainte revenait sans cesse sous la plume de Stendhal lui-même. La recherche de l'*âme* n'est pas uniquement mise en péril par l'animosité du monde extérieur.

### Le Refus De L'auteur

L'analyse menée jusqu'ici ne paraît pas encore réussir à dissiper toute impression d'énigme enveloppant le roman. Elle laisse une partie peu négligeable dans l'ombre. Pourtant, c'est cette partie qui contribue pour beaucoup à produire la complexité inhérente au roman, et qui n'appartient à nul autre qu'à l'auteur. Par là je ne dis pas seulement le manque d'allusion au sujet de l'impuissance du héros; Il s'agit de refus de la part de Stendhal en tant qu'auteur. Son

refus, prenant des expressions variées, concerne soit ses personnages, soit les lecteurs.

Signalons d'abord le refus stendhalien de s'identifier complètement à ses créatures, fût-ce le héros chéri. Gardant une certaine distance par rapport à Octave, il multiplie son opinion, jugement, supposition etc., dans la marge aussi bien que dans le corps du récit.<sup>(6)</sup> De même, on compte, bien des fois, le «je» de l'auteur au cours de la narration.<sup>(7)</sup> Il arrive, d'autre part, qu'il s'adresse directement aux lecteurs.<sup>(8)</sup> Toutefois, passer en revue les modalités de l'intrusion de l'auteur dans *Armance* ne forme pas notre but actuel. On sait que M.G. Blin consacre un grand chapitre à ce problème dans son étude. Pour le moment, notre intérêt se concentre sur un exemple de l'intrusion portant sur l'époque douce où la recherche de l'*âme* atteint son point ultime.

«Ces coeurs bien jeunes encore étaient loin de se dire qu'ils jouissaient d'un des bonheurs les plus rares que l'on puisse rencontrer ici-bas ; ils croyaient au contraire avoir encore bien des choses à désirer. Sans expérience, ils ne voyaient pas que ces moments fortunés ne pouvaient être que de bien courte durée. Tout au plus ce bonheur tout de sentiment et auquel la vanité et l'ambition ne fournissaient rien, eût-il pu subsister au sein de quelque famille pauvre ne voyant personne. Mais ils vivaient dans le grand monde, ils n'avaient que vingt ans, ils passaient leur vie ensemble, et pour comble d'imprudence on pouvait deviner qu'ils étaient heureux, et ils avaient l'air de fort peu songer à la société. Elle devait se venger.»

Vivre l'idéal d'*âme* jusqu'au bout . . . si, comme nous venons de le constater, l'auteur ne charge Octave que de cette seule tâche, ce qui fait d'*Armance* l'expression la plus pure de la poursuite de l'*âme*

dont Stendhal était épris, cette intervention longuement citée montre clairement qu'il prend un recul suffisant pour intégrer l'âme dans le cadre vaste en vue de suivre son destin. Le refus de s'enfermer dans la vision du héros dont la pureté excessive est due à son manque d'expérience, se comprend ainsi comme un moyen inévitablement adopté pour réaliser un roman tel que Stendhal le concevait ; La forme romanesque s'est offert à lui en tant que lieu privilégié lui permettant de confronter son idéal qu'est l'âme au réel de l'époque. Ainsi est-il permis d'avancer une hypothèse que c'est en faisant refléter le réel sur ce miroir d'idéal que Stendhal pesait la possibilité du bonheur dans l'époque dégénérée où il pénétrait.

L'image du roman-miroir promené par les grands chemins est largement connue ; A l'intérieur du roman-miroir, Stendhal a installé un autre miroir reflétant l'idéal.

Une telle conception stendhalienne du roman peut expliquer un autre aspect du refus ; celui d'accorder au lecteur une liberté de jugement sur les personnages. Mis à part les cas où ils se qualifient mutuellement,<sup>(9)</sup> il y a des cas où ils nous sont présentés préalablement qualifiés par l'auteur.<sup>(10)</sup> le « noble Octave » mis en contraste avec « cette âme vulgaire » . . . aucune possibilité de formuler une autre opinion sur eux.

A cela vient s'ajouter la fréquence d'un adjectif ; *singulier* pour renforcer l'impression qu'a le lecteur d'« être refusé. » *Singulier* est censé posséder une valeur positive par le fait qu'il s'attache, dans la plupart des cas, au « noble Octave. »<sup>(11)</sup> De plus, son retour réitéré aux phases importantes de l'intrigue peut nous persuader de la signification singulière que possède cet adjectif dans le contexte romanesque stendhalien. Néanmoins, Stendhal semble refuser de nous livrer une clef pour nous introduire dans les méandres com-

posés par des *singuliers* trop variés.

De surcroît la tentative d'interpréter le texte semble forcée de sortir du cadre intrinsèque du texte. Elle se heurte à un obstacle d'une autre espèce mais créant une égale obscurité; nul ne pourrait passer devant un tel monologue inattendu sans s'arrêter pour essayer, mais inutilement, de le mettre en relation avec quelque expérience susceptible de précipiter Octave dans un tel désespoir: «Pourquoi ne pas en finir? pourquoi cette obstination à lutter contre le destin qui m'accable? . . . ma vie n'est qu'une suite de malheurs et de sensations amères . . . Qu'est-ce que la mort? se dit-il en ouvrant la caisse de ses pistolets et les considérant.» On sent par intuition que derrière cette affliction dont l'issue ne sera que la mort se profile l'image de Stendhal contemplant son propre pistolet et cette intuition atteint sans doute son but.<sup>(12)</sup> Toutefois elle ne saurait pas justifier le déséquilibre produit par cette intrusion clandestine dans la continuité intérieure d'Octave; aucune correspondance entre cause et conséquence à moins de supposer les éléments extérieurs au texte. Le texte est ouvert sur l'extérieur; cette ouverture n'est, cependant, qu'un synonyme d'une espèce de fermeture. C'est aussi une manifestation du refus à l'endroit du lecteur.

Est-il nécessaire de répéter, à titre de conclusion, qu'*Armance* est un roman de refus sur plusieurs plans? De même qu'Octave est une incarnation du refus double, de même son histoire se ferme sur elle-même. Cependant il n'est pas permis d'oublier qu'Octave est en même temps l'incarnation la plus extrémiste de l'idéal stendhalien qu'est l'*âme*, ce qui fait que sa mort marque une espèce de mort de l'auteur lui-même. L'histoire de sa renaissance, on la lira, cela va sans dire, dans le personnage de Julien Sorel et dans son roman;

*Le Rouge et le Noir*. Pourtant, retracer le processus de cette renaissance dépassera le cadre de ce petit essai.

### Notes :

- 1) H.F.-Imbert : *La Métamorphose de la liberté* (Corti. 1967)
- 2) M.Bardèche : *Stendhal romancier* (La Table Ronde 1947)
- 3) G.Blin : *L'introduction à Armance* (La Revue Fontaine Paris 1946)
- 4) Corr., p.166. A sa soeur 1805 (Paris. Charles Bosse. 1908)
- 5) A.Gide : *Préface*. éd.Cercle du Bibliophile.
- 6) *Armance* éd. Garnier Flammarion. pp. 42 53 70 78 102 132 149 153
- 7) Ibid., pp. 52 57 60 63 64 72 76 80 87 102 111 125 129 132 133 137  
149 151 155 159 173 179 183
- 8) Ibid., pp. 60 80 125 137 154 183
- 9) Ibid., pp. 67 71 124 168 173 181
- 10) Ibid., pp. 30 43 53 79 106 112
- 11) Ibid., pp. 23 24 25 28 29 31 35 38 40 50 51 52 53 55 59 61 62 71 76  
78 91 92 104 106 123 148 149 155 157 161 180
- 12) *Souvenir d'Egotisme*. p. 1395 éd Pléiade.  
«En 1821, j'avais beaucoup de peine à résister à la tentation de me brûler la cervelle. Je dessinais un pistolet à la marge d'un mauvais drame d'amour que je barbouillais alors»